

**FRENCH B – HIGHER LEVEL – PAPER 1**  
**FRANÇAIS B – NIVEAU SUPÉRIEUR – ÉPREUVE 1**  
**FRANCÉS B – NIVEL SUPERIOR – PRUEBA 1**

Wednesday 15 May 2002 (morning)  
Mercredi 15 mai 2002 (matin)  
Miércoles 15 de mayo de 2002 (mañana)

1 h 30 m

---

**TEXT BOOKLET – INSTRUCTIONS TO CANDIDATES**

- Do not open this booklet until instructed to do so.
- This booklet contains all of the texts required for Paper 1 (Text handling).
- Answer the questions in the Question and Answer Booklet provided.

**LIVRET DE TEXTES – INSTRUCTIONS DESTINÉES AUX CANDIDATS**

- Ne pas ouvrir ce livret avant d’y être autorisé.
- Ce livret contient tous les textes nécessaires à l’épreuve 1 (Lecture interactive).
- Répondre à toutes les questions dans le livret de questions et réponses.

**CUADERNO DE TEXTOS – INSTRUCCIONES PARA LOS ALUMNOS**

- No abra este cuaderno hasta que se lo autoricen.
- Este cuaderno contiene todos los textos requeridos para la Prueba 1 (Manejo y comprensión de textos).
- Conteste todas las preguntas en el cuaderno de preguntas y respuestas.

TEXTE A

## Caty Caly, une femme dans la course



Cela fait maintenant 15 ans que Caty Caly a débuté en course automobile. Cette femme, que rien ne destinait à vivre sur les circuits, en a fait sa passion. Depuis, vrombissement de moteurs, vitesse et mécanique font partie de sa vie quotidienne. À 39 ans, elle peut se vanter d'un beau palmarès avec notamment quatre titres de championne de France en Rallycross avec Audi et Citroën. Depuis 1997, Caty a rejoint les circuits avec le challenge Ferrari. Elle aimerait aujourd'hui former un équipage féminin pour s'attaquer aux 24H du Mans.

**Question : Comment est née votre passion pour la course automobile ?**

**Caty Caly :** Je n'étais pas vraiment destinée à devenir pilote : je n'ai pas de membre de ma famille dans ce milieu et j'ai fait des études de pharmacie. Mais un jour, en 1984, j'ai voulu me faire plaisir et, avec un groupe d'amis, j'ai participé à ma première course sur Rallye 2. J'aime la mécanique, et j'ai tout appris sur le tard.

**Question : Quelles difficultés peut rencontrer une femme dans ce monde masculin ?**

**Caty Caly :** Je dirais que cela a été plus difficile au début. J'étais jeune et je n'avais pas d'expérience. Parfois je n'étais pas prise au sérieux. Lorsque je recherchais des sponsors, ils étaient parfois plus intéressés par un dîner avec moi que par mon parcours de pilote. Maintenant j'ai plus d'assurance et je dialogue mieux.

Mais le fait d'être une femme vous ouvre peut-être des portes au départ. Comme nous sommes peu nombreuses, nous attirons davantage l'attention des médias. Et cela offre de bonnes retombées aux sponsors. Mais dans un deuxième temps, il faut être crédible et savoir s'illustrer. Les concurrents masculins que vous devancez en course ne voient pas toujours cela d'un bon œil et les railleries vont bon train.

**Question : Avez-vous l'impression que l'univers de la course automobile se féminise ?**

**Caty Caly :** C'est vrai que des jeunes femmes arrivent en compétition, notamment par l'intermédiaire de la filière Elf. C'est une bonne chose, cela permet d'ouvrir des portes et de mettre fin à certains tabous.

**Question : Avez-vous pensé à arrêter ? Vous êtes-vous fixé des limites ?**

**Caty Caly :** Après mon 4ème titre de championne de France de Rallycross en 97, j'ai voulu arrêter. J'avais gagné tout ce que je pouvais dans cette catégorie et je voulais terminer sur une note positive. Mais j'ai eu l'opportunité de m'attaquer aux circuits, et j'ai ainsi commencé en 97 par le challenge Ferrari. Je ne me suis pas véritablement fixé de limites. Je vis au jour le jour. Tant que j'aurai le mental et le physique je continuerai. Après, j'aimerais me reconverter dans la communication.

**Question : Quels sont vos projets ?**

**Caty Caly :** Depuis 1999, je participe à la Porsche Carrera Cup. J'ai, en outre, un projet pour l'année prochaine auquel je tiens beaucoup : monter le premier équipage féminin de l'histoire avec deux allemandes, Claudia Hürtgen et Ellen Lohr et défier le mythe des 24H du Mans !

Propos recueillis par Adélaïde de Gouvion St Cyr

## TEXTE B

# Bisou-Bisou

## L'art de la bise

❶ C'est l'un des gestes les plus courants de la vie quotidienne, mais aussi l'un des plus méconnus. Il obéit à une codification quasi byzantine, et pourtant les règles qui le régissent ne sont pas écrites. Malgré son caractère spontané, l'improvisation y a peu de place. Le baiser – c'est de lui qu'il s'agit – est l'un des rites les plus agréables mais aussi les plus mystérieux qui ponctuent notre existence.

❷ [ - X - ] on est amoureux, on s'embrasse sur la bouche. Cela va de [ - 11 - ]. Quand on ne [ - 12 - ] est pas, on se fait des poutous, des becs, des bisous, des bécots, [ - 13 - ], la bise : c'est beaucoup plus léger, apparemment sans conséquence, et [ - 14 - ] plus compliqué. [ - 15 - ], enfin, combien de fois ? Une fois, deux fois, trois fois, quatre fois ?

❸ Si le principe est le même malgré quelques variantes, toutes les bises ne se ressemblent pas, loin de là. La mécanique ? « Les lèvres apposées sur la peau de l'autre, le mouvement des lèvres qui esquissent le mouvement de mordre réprimé, les dents en retrait, les lèvres écrasées contre la chair de l'autre, dans une humidité également retenue, et dans un bruit de chuintement qui doit, si proche de l'oreille, ravir », explique un vieux dictionnaire.

❹ La réalité est un peu moins clinique et la magie s'en mêle parfois. Ainsi, impossible au jeune Marcel Proust de s'endormir sans le contact des lèvres de sa mère sur sa joue. « Ce baiser précieux et fragile que maman me confiait d'habitude [...] il me fallait le transporter de la salle à manger dans ma chambre et le garder pendant tout le temps que je me déshabillais, sans que se brisât sa douceur, sans que se répandît et s'évaporât sa vertu volatile », raconte le narrateur dans *Du côté de chez Swann*.

❺ Le baiser comme marque d'affection est l'une des « coutumes » observées par David Le Breton, spécialiste de l'anthropologie du corps et auteur du livre *Les passions ordinaires*. Ce qui est intéressant avec la bise, souligne-t-il, c'est qu'elle prend pour support le visage, généralement peu touché par les interactions entre individus. Et la joue, partie du corps sans grand intérêt, devient le siège visible du sentiment. « Les enfants sont l'objet d'innombrables baisers de la part de tous », raconte le sociologue. Le baiser affectueux n'est d'ailleurs pas réservé aux seuls individus. Les animaux domestiques y ont aussi droit.

❻ Le trop-plein de baisers peut agacer, mais leur absence peut provoquer des blessures que le temps n'arrive pas à effacer. « Le baiser légitime l'amour que l'on porte à quelqu'un », affirme Le Breton. « J'ai rencontré des adultes qui, quarante ans plus tard, souffraient encore d'un baiser non prodigué. » Pourtant, vers l'âge de 7 ou 8 ans, les choses basculent. L'enfant prend son autonomie. Il est embarrassé par ces marques de tendresse parfois intempestives.

❼ La bise est aussi la ponctuation qui marque le début ou la fin d'une rencontre. « C'est d'abord un signe d'égalité : on se fait face », analyse le philosophe Gérald Cahen. Un baiser sur le front ou sur une autre partie du visage marque, lui, une certaine supériorité. « Ce qui est frappant aujourd'hui, constate Cahen, c'est que tout le monde embrasse tout le monde. À la génération de nos grands-parents, on n'embrassait pas un adulte à la fin du premier repas pris ensemble. Il y a une démocratisation du baiser, dans une société où on a besoin de recréer des contacts qui manquent. »

## TEXTE C

## La folie des îles



**E**st-ce le vent qui accourt sans retenue du bout du monde qui met les sens à l'envers ? Est-ce la nature qui, trop luxuriante, incite les hommes à vouloir la comprendre, la dompter, ou tout au moins l'appivoiser ? Est-ce la mer qui invite l'insulaire à la chevaucher, la sillonner par tous les temps ? Est-ce tout cela qui fait de l'insulaire un homme à part ? Un homme plus passionné, plus passionnant que les autres terrestres. Un homme différent ? Probablement. Car d'un bout à l'autre de la planète l'insulaire se ressemble, accuse des traits communs.

L'amour de son île d'abord. Un amour sans limite, insensé, immodéré, excessif parfois. La passion de la liberté, l'horreur des contraintes et l'envie permanente de se dépasser ensuite. Dans l'Océan Indien qu'il soit réunionnais, malgache, mauricien, seychellois, l'insulaire n'échappe pas à ces règles universelles. Son île est la plus belle, la plus ensorcelante, la plus fabuleuse, la plus renversante. Et vivre sur son île le rend fou. Raide dingue d'amour. Alors, il aime à la folie, cultive à la folie, navigue à la folie, peint à la folie, boit à la folie. Par amour pour son île. Par envie de faire corps avec elle, de la révéler aux autres tout en voulant, jalousement, la préserver.

Et c'est ainsi que de la Réunion à Mahé, de Nosy Bé à Mohéli, le voyageur croise des amoureux, vogue de rencontres en rencontres captivantes, attachantes, enrichissantes. Il suffit d'aborder ces rivages exotiques, sans a priori, le cœur et l'esprit prêts à s'ouvrir pour que cette folie s'empare de vous et ne vous lâche plus. Jamais. Tout dès lors prend une autre dimension, un autre intérêt. On regarde différemment, on découvre différemment ces terres lointaines. Il suffit d'écouter Serge raconter son premier rendez-vous avec une baleine à bosse pour ne plus rêver que d'une chose : entendre le souffle énorme du cétacé et le voir surgir à deux pas de la coque de votre bateau. Il suffit d'écouter Alberto, parler avec des trémolos de « sa » rose du désert et avec des sanglots « des pestes végétales », pour se découvrir soudainement écologiste. Il suffit d'écouter Sabine, évoquer, avec un respect mêlé de crainte, la dernière propriétaire du domaine du Mascarin, Marie-Thérèse de Chateaufieux, vieille, très vieille dame, aujourd'hui exilée en métropole, pour partager le combat de son ancêtre, Joseph-Antoine-Sosthènes, comte Armand de Chateaufieux, afin de mettre en valeur ces terres incultes, d'y survivre avec sa famille.

Toutes et tous, pauvres ou riches, descendants d'aristocrates ou de noirs, Chinois ou Indiens, tous ces insulaires qui ont fait souche dans l'Océan Indien, par hasard, par choix ou par contrainte, vouent un même culte à leurs îles. Et, à condition de ne pas contrarier leurs sentiments amoureux, de ne pas mettre en doute les qualités de leur belle, ils sauront vous communiquer cette folie insulaire qui rend léger, léger. Ne serait-ce que le temps d'une escale.

Anne-Marie Cattelain-le Dû

## TEXTE D

### Le diable et le champignon

C'était un grand diable de diable. Comme tous les diables, il avait une queue. Une drôle de queue. Une queue de diable, toute longue, et qui traînait par terre. Et qui se terminait en pointe de flèche. Bref, c'était un grand diable de diable avec une queue.

5 Il marchait sur la route et toutes les filles qu'il rencontrait s'enfuyaient en tenant leurs jupes. Lorsqu'elles étaient rendues chez elles, elles criaient : « J'ai vu le diable ! Le diable est là, je l'ai vu ! C'est vrai, je vous le dis ! »

Et le diable continuait sa route. Les regardait s'enfuir en souriant.

10 Il arriva à une auberge. « À boire ! » cria le diable. On lui servit à boire. L'aubergiste avait peur. « Tu as peur du diable ? » demanda le diable. « Oui », répondit timidement l'aubergiste et le diable rit. « Ton vin est bon, aubergiste, je reviendrai ! » L'aubergiste baissa la tête en s'essuyant les mains sur son tablier d'aubergiste. Blanc. Mais sale. Avec dessus des traces de sauces, de viandes, de légumes qu'on vient d'arracher de terre, de charbon aussi parce qu'il faut bien allumer les fourneaux, le matin. « Pour une fois, pensait l'aubergiste, j'eusse préféré que mon vin fût moins bon ! » Et le diable qui lisait dans les pensées comme tous les diables rit plus fort et même se tapa sur les cuisses.

15 Mais quelqu'un était entré dans l'auberge et le diable se tut. C'était un garçon. Un garçon jeune avec une figure belle. « D'où vient ce roulement de tambour que j'entends ? » demanda le diable. « Je ne sais pas, répondit le garçon. Ce roulement de tambour m'accompagne partout depuis que je suis né sans que je sache d'où il vient. C'est toujours comme ça. Il est toujours avec moi. » Le diable s'approcha du garçon et s'assit à côté de lui sur un banc. « Tu es soldat ? » demanda le diable. Et à l'instant même le tambour s'arrêta. « Soldat ? Qu'est-ce que c'est ? » demanda à son tour le garçon. « Comment, s'écria le diable, tu ne sais pas ce que c'est qu'un soldat ? Aubergiste, voilà un garçon qui ne sait pas ce que c'est qu'un soldat ! » L'aubergiste, qui était retourné à sa cuisine, revint dans la salle et dit : « Moi non plus je ne sais pas ce que c'est qu'un soldat. »

– Mais voyons, cria le diable, voyons, voyons ! Un soldat, c'est quelqu'un qui fait la guerre !

25 – La guerre ? dit le garçon. Qu'est-ce que c'est ?

– Tu ne sais pas ce que c'est que la guerre ? demanda le diable.

– Non. C'est là un mot que je ne connais pas, répondit le garçon.

– C'est un mot tout nouveau pour nous, ajouta l'aubergiste.

Alors le diable en furie hurla en se tenant la tête à deux mains : « Aurais-je oublié d'inventer la guerre ? »

30 – Je veux un morceau de charbon, cria le diable. L'aubergiste lui en apporta un. « Il n'est pas assez gros. Il me faut un gros morceau de charbon. Il me faut le plus gros morceau de charbon ! » L'aubergiste lui donna alors le plus gros morceau de charbon qu'il possédait. « Il n'est pas encore assez gros ! » dit le diable. L'aubergiste répondit : « Il n'y en a pas de plus gros. C'est lui, le plus gros. Le plus gros que j'ai. » – C'est bon, fit le diable, contrarié, puisque c'est le plus gros que tu as...

35 Alors le diable monta sur la table et fit ce discours : « Vous qui ignorez ce que c'est que la guerre, ouvrez bien grandes vos oreilles ! » La salle de l'auberge était pleine à craquer. Même que l'aubergiste s'était vu obligé de faire asseoir des gens au plafond. « Regardez sur ce mur, continua le diable. Avec ce mauvais morceau de charbon, je vais vous montrer ce que c'est que la guerre ! » Se précipitant alors sur le mur, le diable se mit à dessiner farouchement. Le dessin qu'il fit était le dessin d'un champignon. Un immense champignon qui emplissait le mur de l'auberge. Quand il eut fini, le diable revint d'un bond sur la table et déclara : « Voilà. Je vous ai dessiné une guerre. Une petite guerre, mon morceau de charbon étant trop petit pour que je puisse vous en dessiner une grosse, une vraie. » Tout le monde disparut en applaudissant et il ne resta plus dans l'auberge que le diable, le garçon et l'aubergiste. « Mais c'est un champignon ! dit le garçon en riant. Un vulgaire champignon ! Et un soldat, c'est quelqu'un qui cultive les champignons ? »

D'après Michel Tremblay, *Contes pour buveurs attardés*